

de nous autres Apôtres du Seigneur et Sauveur. Mais l'ordre dans lequel les mots sont placés dans le Grec, ne saurait souffrir cette traduction ; le pronom *notre* est après le nom Apôtre (ἀποστόλων ἡμῶν), au lieu que suivant nos versions il devrait être avant (ἡμῶν). C'est ainsi que S. Paul dit souvent, *moi Paul*, mais jamais *Paul moi* (ἐγὼ Παῦλος, non Παῦλος ἐγὼ). Puis donc que le mot *notre* est manifestement transposé dans S. Pierre, on doit probablement le placer, comme S. Jude l'a fait, après celui du Seigneur (Κυρίου ἡμῶν); et alors il faudra traduire de cette manière : ..... *Le commandement des Apôtres de Notre-Seigneur et Sauveur.*

Il faut qu'il y ait ici quelque chose de particulier : car il n'est pas fort naturel qu'un Apôtre en appelle à l'autorité des autres Apôtres, comme supérieure à la sienne. Mais si nous supposons qu'il y avait eu une assemblée des Apôtres à l'occasion des *nouveaux faux docteurs*, dans laquelle ces saints hommes avaient donné conjointement et par une délibération commune des préceptes convenables à cette circonstance, pour être communiqués à toutes les églises, aucun Apôtre en particulier ne pouvait dans ce cas appeler l'injonction commune, son *commandement*, mais bien le *commandement des Apôtres de Notre-Seigneur*, suivant l'expression de S. Pierre. S. Paul était Apôtre : cependant il ne crut point se rabaisser, en portant aux Eglises qu'il avait fondées le décret du concile de Jérusalem; et soit qu'il écrivit, ou qu'il parlât, il ne pouvait appeler que le *décret des Apôtres*. Le cas peut être le même ici.

C'est ce qui n'est pas tout à fait destitué de preuves. Il paraît évidemment par les *constitutions Apostoliques*, qu'il y avait une telle tradition, du moins dans l'Eglise : car il est parlé d'une assemblée des Apôtres, qui s'était tenue à l'occasion même que nous avons marquée, je veux dire, au sujet de ces faux docteurs, que S. Pierre et S. Jude ont décrits d'une manière si particulière. Dans le chapitre treizième du sixième livre, ces faux docteurs sont dépeints comme des gens, qui combattent contre Jésus-Christ et contre Moïse (πρὸς τὸν Χριστὸν καὶ Μωϋσῆν), seignant en même temps d'avoir beaucoup d'estime pour tous les deux; et c'est ainsi que les faux docteurs dont parlent S. Pierre et S. Jude, communiquaient avec l'Eglise, pendant qu'ils corrompaient sa foi : c'étaient des taches dans les repas de charité (ἐν ταῖς ἀγάπαις σπυδαίς, Jude, vers. 12). Il est ordonné de plus dans les *constitutions Apostoliques* de les chasser, afin que les agneaux puissent être conservés sains et sans souillure (ἁγιά καὶ ἀκονά). Ils y sont représentés comme de *faux chrétiens et de faux prophètes* prédits dans l'Evangile,.... qui blasphèment contre Dieu, et qui foulent aux pieds son Fils (Θεὸν βλασφημοῦντες, καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ καταπατοῦντες); ce qui convient exactement avec ce qu'en dit S. Jude,.... qu'ils avaient été prédits par les Apôtres, et qu'ils renouaient à Dieu qui est le seul Maître, et à Notre-Seigneur Jésus-Christ (vers. 4); comme aussi avec le caractère qu'en donne S. Pierre,

quand il assure qu'ils introduisent secrètement des sectes pernicieuses, et qu'ils renouent au Maître qui les a rachetés (2, 4).

Il est dit dans le même livre, qu'à cette assemblée des Apôtres on convint de certaines instructions, qui devaient être communiquées à toutes les églises par leurs Apôtres et leurs évêques respectifs. Il y eut sans doute alors plusieurs lettres circulaires envoyées à cette occasion; et il semble que la seconde Epître de saint Pierre et celle de saint Jude fussent de ce genre; de sorte qu'ayant été composées pour le même sujet et sur les mêmes instructions, il n'est pas étonnant qu'il y ait entre elles une si grande conformité.

On trouve dans ces Epîtres mêmes quelques traits qui confirment ce que je viens d'en dire. Le terme de *commandement* (ἐντολῆς) dont saint Pierre se sert en parlant de l'autorité des Apôtres, marque un *précepte particulier et distingué*; car il ne paraît pas se rapporter à la prédication ou à la doctrine des Apôtres en général, mais à quelque *commandement singulier* touchant les faux docteurs. C'est là ce *saint commandement* (ἅγιον παραδεδωκεν ἡμῖς ἐντολὴν, v. 21) dont il est fait mention sur la fin du chapitre précédent, donné aux fidèles pour les prémunir contre les séductions des faux docteurs, et leur montrer le chemin de la justice (τὴν ὁδὸν τῆς δικαιοσύνης); avantage qui aggraverait, comme l'Apôtre le fait sentir, le crime de tous ceux qui ayant ainsi connu la voie de la justice, se détourneraient néanmoins du *saint commandement* qui leur avait été donné (ἐπιστρέψαι ἐκ τῆς παραδεδωκυίας ἀποστόλων ἡμῖς ἐντολῆς).

Saint Jude dit clairement qu'il a composé son Epître uniquement à l'occasion des faux docteurs; que son dessein avait été d'abord d'écrire aux fidèles touchant le salut commun (περὶ τῆς κοινῆς σωτηρίας, v. 5), ou la doctrine commune du salut, mais qu'il l'avait abandonné, se trouvant dans la nécessité (ἀνάγκη ἔργον) de les exhorter à combattre vaillamment pour la foi qui a été une fois enseignée aux Saints, contre les efforts des faux docteurs qui s'étaient glissés parmi eux.

Le sens de ce passage est éclipé dans nos versions, de même que dans les deux explications qu'Erasme a proposées sur l'endroit, et qui ont été suivies par la plupart de ceux qui sont venus après lui. Les interprètes se sont trompés en confondant le *salut commun* κοινὴ σωτηρία avec la *foi enseignée* (παραδεδωκεν πίστιν), comme si ces deux expressions signifiaient une seule et même chose; au lieu qu'elles emportent des idées toutes différentes. Le *salut commun* désigne dans cet endroit la doctrine générale de l'Evangile annoncée à tous les hommes indifféremment, sans attention aux temps et aux circonstances, ou aux dogmes particuliers des faux docteurs. La *foi enseignée* est la même chose que le *commandement donné* (παραδεδωκεν ἐντολὴν) dont parle saint Pierre, le *modèle des saintes instructions* envoyé à toutes les Eglises par la direction des Apôtres, pour opposer aux efforts des séducteurs. Voici donc quelle est la pensée de saint Jude, et comment on peut paraphraser ses

paroles. « Mes chers frères, j'avais fort à cœur de vous écrire sur les doctrines et les espérances communes de l'Evangile, pour l'avancement de votre connaissance et de votre foi en Jésus-Christ; mais je me sens obligé d'abandonner ce dessein, pour vous prémunir contre un danger présent, et vous exhorter à défendre avec ardeur et avec persévérance cette véritable doctrine qui vous a déjà été annoncée; de même qu'à tous les fidèles, pour arrêter les progrès des faux docteurs qui se sont inopinément glissés parmi vous. »

Les versions arabe et éthiopique ont en partie conservé ce sens; l'arabe en approche fort; voici comment l'interprète latin a exprimé ce qu'elle en dit : *Mes bien-aimés, ayant apporté tous mes soins à ce que je pusse vous écrire touchant le salut parfait, universel et commun, je suis contraint de le faire, pour vous conjurer d'être soigneux de garder la foi qui a été une fois donnée aux Saints* (1). La version éthiopique parle de cette *foi* comme d'une chose ajoutée aux enseignements ordinaires, et par conséquent distincte du *salut commun* (κοινὴ σωτηρία).

Mais pour dire quelque chose de plus particulier sur le point en question, savoir, la conformité qu'il y a entre la seconde Epître de saint Pierre et celle de saint Jude, dans la description que ces deux Apôtres font des faux docteurs, il est à remarquer que l'un et l'autre déclarent qu'ils écrivent pour faire souvenir leurs églises des choses qui leur avaient été enseignées auparavant. Saint Jude dit expressément aux fidèles (2) qu'il veut leur remettre devant les yeux une chose dont ils avaient déjà été instruits une fois, c'est que le Seigneur après avoir délivré son peuple du pays d'Egypte, etc. Ce mot une fois (ἅμα) se trouve deux versets plus haut dans cette phrase que nous avons déjà citée : la *foi qui a été une fois donnée aux Saints* (ἅμα παραδεδωκεν πίστιν); expression qui se rapporte manifestement au même sujet que celle-ci :... une chose dont vous avez été instruits une fois (αἰδέσθε ἅμα ἅμα τούτοις); de sorte qu'il y a bien de l'apparence que l'avertissement touchant les faux docteurs, et leur description prophétique, furent envoyés aux églises avec le *commandement* (ἐντολὴν) ou le décret des Apôtres là-dessus. Il paraît aussi que saint Pierre et saint Jude écrivirent leurs Epîtres après que ce décret eut été communiqué aux diverses églises; car ils disent que leur but est de faire souvenir ceux à qui ils s'adressent des choses qu'ils avaient reçues, ou qui leur avaient été enseignées auparavant.

Cela étant ainsi, il n'y a point de nécessité de supposer que saint Jude a copié saint Pierre; il est beaucoup plus probable qu'ils ont tous deux travaillé

(1) O dilecti mei, omni studio adhibito ut scriberem vobis de salute perfecta, universalis, a que comuni, coactus sum scribere vobis, deprecans ut solliciti sitis in fide, que semel tradita est sanctis.

(2) Ἰπομνησαὶ ὑμῖν ἅμα τούτοις, αἰδέσθε ἅμα ἅμα τούτοις, ὅτι ἡ Κυρία λαὸν ἐκ γὰρ Αἰγύπτου, etc., v. 5, comparé avec 2 Petri, 3, 2.

sur le modèle de doctrine communiqué, ou les instructions particulières adressées aux églises, et qu'ils ont tiré la description qu'ils font des faux prophètes du même livre apocryphe. Quoi qu'il en soit, la seconde Epître de saint Pierre, après l'examen le plus exact, est pleinement à couvert de l'ancienne objection, tirée de ce que le style en paraît différent de celui de la première.

Disertation ii.

DES IDÉES QUE DES JUIFS AVANT JÉSUS-CHRIST SE FAISAIENT DES CIRCONSTANCES ET DES SUITES DE LA CHUTE D'ADAM.

On peut voir par le titre de cette dissertation, que mon dessein n'est pas de rechercher dans les auteurs païens les passages qui peuvent paraître avoir quelque rapport à l'histoire de la chute écrite par Moïse, mais d'exposer le sentiment de l'Eglise judaïque sur cet événement particulier, aussi loin qu'on peut s'en instruire.

Comme il ne nous reste d'autres monuments qui puissent donner du jour à cette matière que les livres du vieux Testament, ni d'autre livre qui en traite expressément que celui de la Genèse, qui en donne encore des idées fort imparfaites, on ne doit pas s'attendre à trouver ici une exposition complète et exacte des circonstances et des suites de la chute. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de rassembler le peu que les auteurs de ces anciens livres en ont dit, plutôt accidentellement qu'à dessein, et d'examiner si l'on peut, avec un degré raisonnable de probabilité, recueillir de leurs renvois et de leurs allusions à cette histoire, quel a été là-dessus leur sentiment ou le sentiment de ceux qui vivaient de leur temps. Les circonstances dans lesquelles les historiens du vieux Testament se sont trouvés, ou les faits qu'ils ont eus à narrer, ne les ont jamais conduits à parler de cet ancien événement; ainsi il n'en faut attendre aucune lumière sur ce sujet. Ceux qui ont écrit de la morale ont eu quelquefois occasion de réfléchir sur la condition des hommes, et de considérer comment le monde était tombé dans l'état où ils le voyaient : c'est ce qu'on peut dire aussi à l'égard des prophètes qui étaient les ministres de la religion; par conséquent nous pouvons nous promettre quelque secours et des uns et des autres dans le cas dont il s'agit.

Vous voyez que nous sommes renfermés dans des bornes fort étroites, mais cependant il ne faut négliger aucun des secours qu'il est possible d'avoir sur un sujet de cette importance.

La recherche que nous en allons faire ne nous engagera point dans l'examen des difficultés morales et théologiques qui ont rapport à l'histoire de la chute. L'antiquité a été assez sage pour les ensevelir dans les profondeurs de la sagesse et de la puissance infinie de Dieu, et pour en attendre la solution de son bon plaisir; et il serait fort à sou-

haïer que nous l'imitions à cet égard. Les esprits les plus curieux et les plus attentifs n'ont aucun droit d'exiger des ministres de l'Évangile le dénouement de toutes les difficultés de cette espèce; car qu'est-ce que cela fait à l'Évangile? Ce n'est pas lui qui a introduit dans le monde le mal moral et le mal physique; pourquoi donc veut-on qu'il doive en rendre raison, plutôt que toute autre religion ou secte de philosophes? Quand il n'y aurait jamais eu ni vieux ni nouveau Testament, les hommes auraient été tout au moins aussi corrompus et aussi misérables qu'ils le sont à présent. Que vous ont donc fait ces livres sacrés que vous demandez perpétuellement qu'ils vous expliquent les raisons et les causes des maux que vous souffrez? Peut-être l'histoire d'Adam et d'Ève ne vous plaît pas, et vous ne pouvez en quelque façon que ce soit digérer cette idée du serpent qui les séduisit et les vainquit. A la bonne heure, laissez là toute cette narration de Moïse; mais en serez-vous plus avancé? Soit que vous la croyiez ou que vous ne la croyiez point, le même mal ne subsiste-t-il pas dans le monde? Et si cela est, quelle raison prétendez-vous en rendre? Car enfin, si vous vous piquez de quelque religion, vous êtes tout aussi tenu d'expliquer ce phénomène qu'aucun de ceux qui professent ou qui prêchent l'Évangile. Il n'y a que l'athée qui puisse en être exempt, et l'avantage qu'il a à cet égard vient de ce qu'il ne saurait donner de raison d'aucune chose que ce soit; car sur ce pied-là toutes les difficultés sont égales.

Laissons donc ces difficultés qui sont communes à toutes les religions, et qui par là même ne doivent point entrer dans notre présente recherche, passons à l'examen de ce que nous pouvons découvrir dans les anciens auteurs juifs, touchant l'histoire de la chute.

Le plus ancien de tous ceux qui nous restent est Job; il y a toutes les apparences qui peuvent naître de caractères internes, que son livre a été écrit avant aucun de ceux de Moïse. Par conséquent son témoignage est distinct de celui de Moïse, puisqu'il n'en est pas dérivé, mais qu'au contraire ce qu'il nous apprend de l'état de la nature et de la religion dans l'ancien monde est entièrement original, et a précédé tout ce que Moïse nous en dit. Je n'ignore pas que quelques savants ont fait leurs efforts pour montrer que l'auteur de cet ancien livre vivait du temps de la captivité de Babylone, et qu'il avait eu pour but en l'écrivant de consoler les Juifs dans leur malheur. Mais si cela était vrai, ne serait-il pas étonnant que dans un ouvrage de cette nature on ne trouvât pas un seul mot touchant la loi de Moïse, ni même une seule allusion éloignée à quelque rit ou cérémonie de cette loi, ou à quelque morceau d'histoire postérieur à Moïse, ou à quelque une des différentes espèces d'idolâtries dont les Juifs s'étaient rendus coupables, et pour lesquelles ils souffraient actuellement une dure captivité? Un critique serait tout aussi bien fondé à supposer que l'Iliade d'Ho-

mère a été écrite pour célébrer les expéditions militaires des Gothis et des Vandates. D'ailleurs, si c'en était ici le lieu, on pourrait aisément faire voir que le livre de Job a été composé dans une tout autre vue que cette opinion ne le suppose. On parle beaucoup de la patience de Job, et l'on pense rarement que son livre ait d'autre but que celui de nous inspirer cette vertu; cependant il est certain qu'il a été écrit pour opposer une digue à l'ancienne opinion des deux principes indépendants, l'un du bien et l'autre du mal. C'est pour cela que Satan, l'auteur des malheurs de Job, paraît sur la scène avec une permission de Dieu pour affliger ce saint homme; et le sens moral de cette histoire est compris dans cette réflexion de Job (1, 21): *l'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a ôté. Et encore (ib. 2, 10): Recevrons-nous les biens de la main de Dieu, et ne recevrons-nous pas aussi les maux? En tout cela, comme le remarque expressément l'auteur sacré, Job ne pécha point de ses lèvres, donnant à entendre combien les hommes sont sujets à offenser Dieu quand ils parlent des maux de la vie et de l'origine de ces maux. Le savant Grotius suppose que ce livre a été écrit pour consoler les descendants d'Ésaü qui furent transportés à Babylone, sans doute parce qu'il a bien vu qu'il ne pouvait en aucune façon convenir au cas des Juifs de la captivité; et cela non-seulement pour les raisons que nous avons déjà alléguées, mais encore à cause qu'il est incontestable que les Juifs portèrent dans cette rencontre la peine de leur iniquité; au lieu que l'exemple de Job est l'exemple d'un homme innocent, qui souffre sans avoir rien fait qui l'eût mérité. Appliquez-le aux Juifs transportés à Babylone, le livre de Job contredit tous les prophètes avant la captivité; et dans le temps même de la captivité, et ne tend qu'à endurcir le peuple au milieu de ses malheurs, et qu'à outrager la Providence. Mais supposons qu'il ait été écrit en faveur des descendants d'Ésaü; c'étaient des idolâtres; et cependant on ne trouve pas dans tout ce livre la moindre allusion à leur idolâtrie. Et puis y a-t-il lieu de croire qu'ils fussent si justes, que de mériter qu'on donnât à leurs souffrances l'interprétation favorable que l'auteur sacré donne à celles de Job, supposé que son exemple dut leur être appliqué? Ou peut-on s'imaginer qu'un livre écrit environ le temps qu'on suppose, pour l'usage d'une nation idolâtre et odieuse aux Juifs, eût jamais pu être reçu dans leur canon? Ainsi, quelque idée qu'on s'en fasse, l'on ne peut guère douter qu'il n'ait été composé sur des monuments authentiques plus anciens qu'aucun livre qui nous reste aujourd'hui.*

Supposant donc l'antiquité du livre de Job, il se présente ici deux questions à examiner; savoir: 1<sup>o</sup> si la chute d'Adam était connue à l'auteur de ce livre; 2<sup>o</sup> quelle notion il avait des circonstances et des suites de cet événement.

Le chapitre 20 contient le discours de Tsophar Nahamathite sur l'état et la condition du méchant: Il remonte au commencement même de toutes choses,

Voici ses paroles dans notre version: (vers. 4, 5, 6, 7): *Ne sais-tu pas ce qui a été d'ancienneté, depuis que Dieu a mis l'homme sur la terre? Savoir que le triomphe du méchant est de peu de durée, et que la joie de l'hypocrite n'est que pour un moment. Quand même sa hauteur monterait jusqu'aux cieux, et sa tête atteindrait jusqu'aux nues, il périra à jamais comme sa fiente. Le premier verset aurait pu être tout aussi bien traduit de cette manière, depuis qu'Adam a été placé sur la terre. Il n'y a point de raison de douter que ce passage n'ait rapport à la chute et au premier péché de l'homme. La date s'y accorde.... car la connaissance dont parle ici Tsophar, a pour objet des faits aussi anciens que le temps où l'homme fut placé sur la terre. La prompt punition de l'iniquité est conforme à l'histoire de Moïse.... le triomphe du méchant est de peu de durée, sa joie n'est que pour un moment. Scritout la nature du crime et du châtement que l'ami de Job décrit dans cet endroit, est une forte présomption en faveur du sentiment que je viens de marquer. L'ambition d'Adam était d'être comme Dieu (Gen. 3, 5), le tentateur l'ayant assuré qu'il le serait effectivement, s'il mangeait du fruit défendu. Or, cette ambition n'est-elle pas très-bien décrite dans le passage que nous avons devant les yeux? Quoique sa hauteur monte jusqu'aux cieux, et que sa tête atteigne jusqu'aux nues: c'est-à-dire (comme les versions syriaque et arabe ont rendu ces paroles), quoique dans son orgueil il s'élève jusqu'aux cieux, cependant il périra toujours.) La peine que Dieu infligea à Adam fut la mort; tu es poudre et tu retourneras en poudre (Gen. 3, 19). La punition dont parle Tsophar, est conçue en ces mots, il périra à jamais; et de quelle manière? Comme sa fiente, c'est-à-dire, en retournant dans la terre. Le paraphraste chaldaique a compris que tout ce passage avait rapport à la chute de nos premiers pères; du moins il semble que cela est évident par la manière dont il explique le quatrième verset, où il fait mention de l'accusateur ou du tentateur, aussi bien que des coupables. La joie des méchants, dit-il, est de courte durée, et celle du délateur n'est que pour un moment. De quel délateur nous parle l'Écriture au temps qu'Adam fut placé sur la terre, sinon du tentateur qui le fit tomber, et à qui le nom d'adversaire ou d'accusateur a été approprié dans la suite? Nom qui est donné dans ce livre même au malin esprit à qui Dieu permit de tourmenter Job; ce qui est une preuve, pour le remarquer en passant, que le paraphraste a entendu ce qu'il est le même être qui avait agi dans ces deux cas, je veux dire, qui avait tenté Adam et tourmenté Job. Notre version, celle d'Arias Montanus et la Vulgate, portent également: *La joie de l'hypocrite n'est que pour un moment*; mais quel est cet hypocrite, qui paraît dès le moment que l'homme fut placé sur la terre? Ce n'était ni Adam ni Ève: ils firent bien éclater une téméraire audace et une injuste défiance envers Dieu; mais ils ne se montrèrent ni fourbes ni hypocrites, au lieu que toutes les démarches du tentateur ne furent qu'hypo-*

crisie; il témoigna prendre un grand intérêt au bonheur de ceux qu'il avait dessinés de perdre: ainsi il mérite bien ce caractère, et le paraphraste chaldaique a eu raison de le lui appliquer.

Le passage qui se présente ensuite à examiner, n'est qu'une simple allusion à une légère circonstance de l'histoire de la chute. Dans le chapitre 31, Job soutient son intégrité en plusieurs choses, dont l'une est, qu'il a toujours été prêt à reconnaître ses fautes; et voici comme il s'exprime là-dessus.... *Si j'ai caché mes transgressions comme Adam, si j'ai été mon iniquité en me flattant* (vers. 33). Il y a des versions qui portent.... *comme les hommes, au lieu de.... comme Adam*; mais la paraphrase chaldaique s'accorde avec la nôtre. L'allusion à ce que fit Adam après sa chute, quand il se cacha de devant l'Éternel parmi les arbres du jardin (Gen. 3, 8), convient très-bien dans cet endroit; mais si on lit.... *comme les hommes, Job accuse tous ses semblables de cacher leurs fautes, et dans l'apologie qu'il fait de son intégrité, il entre un peu d'orgueil; ce qui n'est assurément pas de son caractère.*

Dans le chapitre 12, ce saint homme exalte le pouvoir de Dieu qui a fait toutes choses, et qui en dispose comme il lui plaît. Au verset 16, l'on trouve ces paroles: *C'est en lui qu'est la force et la sagesse, à lui appartient l'homme séduît et le séducteur.* Si cela ne signifiait autre chose, sinon que l'homme risait aussi bien que l'homme simple est en la puissance de Dieu, il n'était pas nécessaire de faire précéder cette remarque d'une déclaration expresse de la force et de la sagesse infinies de cet Être suprême; et naturellement elle ne devait pas entrer dans l'éloge de ses œuvres les plus magnifiques, de la création de cet univers, de la destruction de l'ancien monde par le déluge, de l'établissement, de l'agrandissement et de la décadence des peuples de la terre, etc. Au milieu de ces grands objets qu'on voit ici étalés, se trouve cette réflexion particulière, que l'homme séduît et le séducteur appartiennent à Dieu. A en juger par là, il faut nécessairement qu'elle renferme quelque chose qui ait rapport à la condition commune du genre humain, et qui doive être regardé comme une preuve de la Providence dans les grands événements du monde. Par conséquent il est très-probable que Job a voulu parler dans cet endroit de la chute de l'homme, arrivée par la ruse et la séduction du tentateur. Il était directement du but de son livre de défendre et de maintenir la supériorité de Dieu sur cet esprit malin, qui, en introduisant le péché dans le monde, était par-là même devenu, dans l'opinion de bien des gens, son rival de pouvoir et de majesté.

On trouve dans ce livre un autre passage fort semblable au précédent, et qui, si on l'examine et qu'on le compare avec celui-là, ne laissera guère lieu de douter de son vrai sens. Voici ce passage, tel qu'on le lit au chapitre 26, verset 13. *Il (Dieu) orné les cieux par son esprit; sa main a formé le serpent qui se reploie. D'où vient que des idées si opposées se trouvent*

ici réunies. D'où vient que Job allègue la formation d'un serpent qui se replie, comme la preuve de la toute-puissance de Dieu, et qu'il la met en quelque manière en parallèle avec la création des cieux et de toute leur armée? Qu'on lise ce chapitre; toutes les images qu'il renferme sont grandes et magnifiques. *L'enfer, y est-il dit (vers. 6, etc.), est nu devant Dieu, et l'abîme n'a point de couverture. Il étend l'aiguillon sur le vide, et il suspend la terre sur un rien. Il enferme les eaux dans ses nues épaisses, et la nue ne s'éclate point sous elles.... Il a mis des bornes tout autour des eaux, jusqu'à ce que le jour et la nuit cessent. Les colonnes des cieux s'ébranlent et s'étonnent à sa menace. Il fend la mer par son pouvoir, et rompt par son intelligence les flots quand ils s'élèvent. Il a orné les cieux par son esprit; sa main a formé le serpent qui se replie (1). Qui pourrait se persuader que ces dernières paroles ne signifient autre chose dans cet endroit, sinon que Dieu a créé les serpents? Assurément cela ne saurait être.*

Pour répandre plus de jour sur cette matière, il n'y a qu'à faire attention à l'état de la religion dans le monde, lorsque le livre de Job a été écrit. La plus ancienne opinion, contraire à la souveraine autorité de Dieu, est celle de deux principes indépendants, l'un du bien, et l'autre du mal, comme nous l'avons déjà remarqué; et la seule espèce d'idolâtrie dont il soit fait mention dans ce livre, et assurément la première qui ait régné dans le monde, est l'adoration du soleil, de la lune et de toute l'armée des cieux, crime dont Job se justifie en ces termes (31, 26, 27, 28): *Si j'ai regardé le soleil luisant, et la lune resplendissante dans sa course; et si mon cœur a été séduit en secret, et ma bouche a baisé ma main; ce qui serait une iniquité toute jugée, puisque j'aurais renié le Dieu d'en haut.* Supposons maintenant que ce saint homme ait été instruit de la chute de nos premiers pères, et de la part qu'ent le serpent à l'introduction du mal, nous verrons que rien n'est plus juste ni mieux lié que les deux membres du verset que nous examinons. Pour s'opposer à l'idolâtrie qui régnait de son temps, il soutient que Dieu a fait toute l'armée des cieux.... *Il a orné les cieux par son esprit; et pour combattre la fausse notion de deux principes indépendants, il assure que Dieu a créé celui qui est le premier auteur du mal.... Sa main a formé le serpent qui se replie.* N'est-ce pas fort à propos que ces deux choses sont ici jointes ensemble?

Il paraît évidemment, par la version des Septante, que c'est ainsi qu'on a expliqué anciennement ce passage; car voici comme ils en ont rendu la dernière partie (2) : *par un décret il a détruit le dragon apostat.* Les versions arabe et syriaque ont suivi le même sens :

(1) Dans ce passage et dans tous les autres, qui sont tirés du vieux Testament, on a suivi généralement la version anglaise; mais en la confrontant toujours avec l'original, dont on s'est fait une loi de ne point s'écarter. (Note du traducteur.)

(2) Προσέγραψεν δι' ἐναντίας δράκοντα ἀποστάτην.

elles appliquent ces paroles, *sa main a formé le serpent qui se replie*, à la punition infligée au serpent; et cela revient à la même chose pour le but de Job : car cette punition est une aussi grande preuve du pouvoir de Dieu sur l'auteur du mal, que sa création peut l'être.

L'ancien commentateur du livre de Job, imprimé avec les Œuvres de saint Jérôme, nous donne clairement à connaître de quelle manière il a entendu ces paroles, quoiqu'il s'attache surtout au sens mystique. Voici ce qu'il dit là-dessus.... *Le serpent qui se replie, et dans lequel il n'y a rien de bon, est chassé des âmes saintes, et est exclu de leurs cœurs (1).*

Cette grande attention qu'on remarque dans le livre de Job, à maintenir la souveraine autorité de Dieu, et à la défendre contre les fausses idées de ces temps-là, ne doit pas nous étonner; car c'est la proprement le sujet, la grande affaire que l'auteur veut traiter. Il nous donne comme un abrégé de son dessein dans ces paroles remarquables (Job. 9, 4) : *Dieu est sage de cœur, et puissant en force. Qui est-ce qui s'est opposé à lui, et s'en est bien trouvé?*

La manière dont il parle du serpent mérite d'autant plus d'attention, que ce livre étant, comme je le crois, antérieur à celui de la Genèse, c'est une preuve manifeste que ce que Moïse nous dit de la chute de nos premiers pères, s'accorde avec la notion qu'on en avait anciennement, et n'est point une fable qu'il ait forgée dans quelque vue particulière.

Mais passons à l'examen des idées que l'auteur du livre de Job se faisait des suites de la chute, et de l'état du monde après cet événement. La corruption générale des hommes est un fait que l'expérience a rendu sensible dans tous les âges; et ce serait perdre le temps que de s'arrêter à prouver que cet ancien auteur a pensé tout comme les autres de la condition du genre humain. Il parle du déluge, du renversement de la terre par les eaux, comme il l'appelle (Job. 12, 15) : mais c'est aussi là un événement qui n'est point contesté. Il fait une seule remarque qui mérite notre attention; savoir, que tous les ouvrages de la nature sont destinés de Dieu à être des instruments de sa justice ou de sa bonté. Il dit des nues, qu'elles sont faites pour exécuter tout ce qu'il leur commande sur la face de la terre habitable; et qu'il les fait rencontrer, soit pour s'en servir de verge.... soit pour user de bienfécence (ibid., 57, 12, 15). Plus bas, il assure que les trésors de la neige et de la grêle sont réservés pour le temps de l'affliction, et pour le jour du choc et du combat (58, 22, 25). Il me paraît assez probable que ces réflexions naissaient de la considération des moyens dont la Providence avait fait usage (et dont la mémoire s'était jusqu'alors conservée parmi les hommes) pour punir l'ancien monde, en conséquence de la malediction répandue sur la terre : tous temps qui sont tels, que par eux la terre peut en tout temps être maudite, et les

(1) Educitur ab eis (i. e., ab animabus sanctis) et de cordibus eorum excluditur ille, in quo nihil est rectum, COLUBER TORTUOSUS.

travaux des hommes augmenter dans le degré que Dieu juge à propos. Et il est à remarquer que la bénédiction promise à Noé, lors du rétablissement de la terre, emporte un retour constant et durable de semences et des moissons, du froid et du chaud, de l'été et de l'hiver (Gen. 8, 22); ce qui n'est qu'une promesse, en d'autres termes, que la grêle et la neige, et les eaux du ciel ne seraient plus des instruments de la justice, mais de la miséricorde de Dieu. Dans le chapitre 58, cet être suprême est introduit étalant les grandes œuvres de sa sagesse et de sa puissance : *Il a fondé la terre, il a posé ses mesures (vers. 4, 5); il a fermé la mer entre des portes (vers. 8); il a commandé au point du jour, et il a montré à l'aube du jour son lieu (vers. 12). Ensuite viennent ces paroles, la lumière est défendue aux méchants (vers. 15). On pourrait penser qu'il y a dans ce passage une allusion aux ténèbres d'Égypte, s'il ne se rapportait pas à un temps beaucoup plus ancien, et qu'il n'entrât pas dans l'énumération des premières œuvres de Dieu, comme renfermant une preuve de sa puissance dès le commencement du monde. D'ailleurs cette même réflexion se rencontre plus d'une fois dans ce livre : on la trouve au chapitre 9, et ce qui en fait l'objet est compté entre les jugements de Dieu : C'est lui, dit Job (vers. 7), qui parle au soleil, et il ne se lève point, et qui tient les étoiles sous son cachet. Et dans le chapitre 56, Elilub, après avoir parlé des nues et de la lumière, ajoute (vers. 31) : Et par ces choses-là il juge les peuples. A quel ancien événement ces diverses allusions se rapportent-elles? Il ne nous reste rien dans l'histoire pour nous en instruire. Nous trouvons seulement, que quand Dieu eut renouvelé la terre, et donné sa bénédiction à Noé, il lui promit entre autres choses, que le jour et la nuit ne cesseraient point (Gen. 8, 22); ce qui donne assez à entendre que les nues et les ténèbres, les orages et les tempêtes, avaient régné auparavant pour punir l'ancien monde. On dira peut-être que ces diverses expressions étaient employées métaphoriquement chez les Orientaux. J'avoue qu'on en a un exemple dans ce livre même de Job (22, 11). Mais je demande quel est le fondement de cette métaphore? Les métaphores ne sont pas des figures en l'air, elles sont prises de quelque chose de réel; ainsi il faut qu'il y ait quelque raison pour laquelle ces expressions, tenir les étoiles sous son cachet, et obscurcir le soleil, servaient à marquer un état d'affliction. Voici comme un des amis de Job décrit ses maux dans l'endroit que je viens de citer : Une frayeur soudaine te trouble, et les ténèbres sont autour de toi, tellement que tu ne vois goutte, et le débordement des eaux te couvre. La première de ces expressions est claire, la seconde et la troisième sont métaphoriques. Il est facile, pour quiconque est instruit de l'histoire du déluge, de comprendre pourquoi c'est que les jugements de Dieu sont ici représentés par l'inondation des eaux. Mais comment expliquer la seconde métaphore? D'où vient qu'il est dit de celui qui souffre dans ce monde, qu'il est privé du*

soleil? Car c'est ainsi que Job lui-même s'exprime : *Les jours d'affliction m'ont prévus, dit-il (50, 27, 28); Je marche tout noir, ou tout couvert de ténèbres, sans soleil. La même figure est employée dans le même sens par le prophète Amos (vers. 8) : Cherchez l'Éternel.... qui change les plus noires ténèbres, ou l'ombre de la mort en cube du jour, et qui fait devenir le jour obscur comme la nuit. Et dans un autre endroit (8, 9, 10); je ferai coucher le soleil en plein midi, et je ferai venir les ténèbres sur la terre dans un jour serein; et je changerai vos fêtes solennelles en deuil, et tous vos cantiques en lamentations. Joël se sert aussi de cette métaphore. Le jour de l'Éternel vient, dit-il.... un jour de ténèbres et d'obscurité.... le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles retireront leur lueur (2, 1, 2, 10). Et Isaïe : Les étoiles des cieux et les astres ne donneront point leur clarté; le soleil s'obscurcira quand il se lèvera, et la lune ne sera point resplendir sa lueur. Et je punirai le monde habitable pour sa malice, et les méchants à cause de leur iniquité (15, 10, 11). Mais cet article n'est pas fort essentiel; ainsi il n'est pas nécessaire que nous nous y arrétions davantage.*

Pour ce qui regarde l'origine de la corruption et de la dépravation du genre humain, l'auteur du livre de Job semble supposer que tous les hommes sont corrompus par une suite d'un certain penchant au mal avec lequel ils naissent tous, qui se communique de père en fils, et qui tire sa source du premier péché d'Adam. *Qu'est-ce que l'homme mortel, dit-il (Job, 15, 14), pour qu'il soit pur, et celui qui est né de femme, pour qu'il soit juste? Et dans un autre endroit (ib., 25, 4) : Comment se justifiera l'homme mortel devant le Dieu fort? et comment serait net celui qui est né de femme? Il est vrai qu'on pourrait avoir quelque raison de penser, que ce n'est que par comparaison que l'homme est dépeint dans ces deux passages comme pécheur et souillé; c'est-à-dire, eu égard à la parfaite sainteté de Dieu, ce qui est bien différent de la corruption qui tire son origine de la chute. Mais il y a un autre passage qui ne saurait admettre ce sens. Dans le chapitre 14, Job représente le misérable état de l'homme en ces termes : *L'homme né de femme est de courte vie, et plein d'ennui; il sort comme une fleur, et il est coupé; il s'enfuit comme l'ombre, qui n'arrête point (v. 1, 2). Là-dessus il se plaint de son sort à Dieu : Ouvres-tu tes yeux sur un tel, lui dit-il (v. 5, 4), m'appelles-tu en jugement devant toi? Qui tirera le net de ce qui est souillé? Ces dernières paroles ont un rapport manifeste avec les premières, et montrent quel est le fondement de cette autre interrogation. (Job, 15, 14.) Qu'est-ce que de l'homme mortel qu'il soit pur? et de celui qui est né de femme qu'il soit juste? Car dans ce 14<sup>e</sup> chapitre la question n'est pas de savoir si l'homme est pur comparé avec Dieu, mais s'il lui reste assez de pureté dans l'état où il est à présent pour le rendre l'objet de son jugement; de sorte que la plainte de Job revient, ce semble, à ceci : Pourquoi, ô Éternel, prends-tu garde de si près à toutes mes fautes?**

« Est-il raisonnable d'attendre la pureté d'un homme né de femme, qui par sa condition naturelle même est souillé? Je me persuade aisément que Job n'était pas entré dans toutes les subtilités de l'École sur cet article; mais je ne saurais croire qu'il ait follement accusé Dieu d'injustice, en attribuant à ses ouvrages une impureté morale. Car quelle est, je vous prie, la raison de cette interrogation, comment l'homme qui est né de femme, serait-il pur? D'où vient qu'il ne l'est pas? Dieu a-t-il créé au commencement la femme ou l'homme dans un état de corruption? Dans ce cas la plainte de Job aurait été plus à propos et beaucoup plus forte, s'il eût marqué la vraie cause du mal moral, et qu'il eût dit: « Comment peux-tu exiger la pureté de l'homme, que tu as créé dans la souillure? » Mais de la manière que cette plainte est exprimée, il est manifeste qu'elle se rapporte à l'introduction de la vanité et de la corruption humaine par la désobéissance de la femme, et qu'elle montre que l'auteur de ce livre était instruit des funestes effets de la chute sur tous les hommes en général. Moïse nous dit (Gen. 3, 5), qu'Adam engendra un fils à sa ressemblance, et selon son image; et saint Paul (1 Cor. 15, 49), que nous avons porté l'image de l'Adam terrestre. C'est la même idée que Job exprime en ces termes, qui tirera le net de ce qui est souillé? »

Il reste encore une question importante à examiner, savoir quelle espérance cet ancien auteur avait d'une délivrance future de la corruption morale, qui régnait sur tout le genre humain.

Pour répondre à cette question, je remarque premièrement que la matière qui est traitée dans tout le livre de Job, suppose que l'homme est obligé à rendre compte à son Créateur de toutes ses actions. C'est là un article sur lequel Job et ses amis ne sont point en contestation: ils diffèrent quelquefois extrêmement dans les idées qu'ils se font de la conduite de Dieu envers les hommes; mais c'est un principe reconnu de part et d'autre, que cet Etre suprême est le juge de tous les mortels, aussi bien que leur Créateur. En second lieu l'auteur sacré établit en plusieurs endroits, mais surtout dans le chapitre 21, que les méchants prospèrent souvent en ce monde, et descendent en paix dans le sépulchre. Voyons maintenant si la conclusion répond à ces prémices.

Dans le chapitre 14 Job plaide sa cause devant Dieu, lui représentant la misère de la condition naturelle de l'homme. Il sort, dit-il, (vers. 2, 40, 42), comme une fleur, et il est coupé... Il expire, et où est-il?... Il est couché par terre, et il ne se relève point jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux. Cette interrogation, où est-il, peut signifier que Job ne soupçonnait pas que la mort fût la destruction finale de l'homme. On trouve un passage fort approchant dans le chapitre 17 (vers. 14, 45). J'ai dit à la fosse, tu es mon père, et aux vers, vous êtes ma mère et ma sœur. Et où est maintenant mon attente? Et qui est-ce qui verra mon espérance? Ce ne sera pas les hommes de cette génération: car elles descendront aux barrières du sépulchre, quand nous

nous reposerons ensemble sur la poussière (vers. 16). Mais l'on dira que quelquefois ces sortes d'interrogations reviennent à des négations. Où est-il? Nulle part. Quelle est mon espérance? Ce n'est rien. Par conséquent la suite du discours peut seule déterminer le sens de ces sortes d'expressions. Jugeons par là de celles-ci.... Quand un homme rend l'esprit, où est-il? Les paroles suivantes font connaître ce qu'emporte cette interrogation; l'homme est couché par terre, et il ne se relève point jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux. Où est-il donc, ou qu'est-il dans cet intervalle de temps? On répondra peut-être, que cette expression, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux, peut très-bien signifier que l'homme ne se relèvera jamais; et pour prouver le contraire, il faut au moins, dira-t-on, faire voir que Job avait quelque idée que les cieux devaient un jour être détruits pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre. Mais si le sens de cette expression, considérée en elle-même, est douteux, il est pourtant raisonnable de lui donner celui qui convient le mieux avec l'ancienne tradition. Or nous savons certainement par ce qu'en disent les auteurs tant sacrés que profanes, que c'a été une opinion très-ancienne, que la structure de cet univers serait un jour détruite, et qu'à cette destruction succéderait un rétablissement entier de toute la nature, de nouveaux cieux et une nouvelle terre; et voilà pourquoi Vatable, commentateur très-savant et très-judicieux, n'a pas fait difficulté de rapporter ces paroles de Job à l'espérance qu'il avait d'une résurrection au dernier jour. Cette explication est appuyée d'un autre fameux passage qu'on trouve dans le chapitre 19. Je sais, dit ce saint homme, que mon rédempteur est vivant, et qu'il paraîtra au dernier jour sur la terre? Et quoiqu'après ma peau les vers aient rongé ceci, je verrai Dieu dans ma chair: lequel je verrai pour moi-même, et mes yeux le verront, et non un autre, bien que mes reins se consomment au dedans de moi (vers. 25, 26, 27). Plusieurs savants du premier ordre ont borné le sens de ces paroles à une délivrance temporelle que Job attendait. Le Dr. Patrick entr'autres, prêtait d'un mérite distingué, a suivi cette explication dans son commentaire sur le livre de Job. Ce qu'il dit sur le verset 26, fera connaître suffisamment sa pensée: Voici comment il paraphrase ce verset. « Et quand même les vers qui ont déjà mangé ma peau, acheveraient de consumer le reste de ce misérable corps, mon âme est néanmoins animée de la douce espérance, qu'avant ma mort je me verrai rétabli par la miséricorde de Dieu dans un heureux état. » Il est certain que la condition de Job était telle, que ces paroles, quoiqu'après ma peau les vers rongent ce corps, peuvent très-bien convenir à son cas; et l'on ne saurait conclure nécessairement de la manière dont il s'exprime, qu'il pensa à la corruption de son corps dans le tombeau. L'autre expression, je verrai Dieu dans ma chair, peut aussi marquer, qu'il le verrait avant que de dépouiller ou de quitter sa chair, c'est-à-dire, avant qu'il mourût. Il

ya d'ailleurs une autre raison qui m'a souvent fait pencher du côté de cette explication; c'est que si nous entendons les paroles de Job d'une résurrection future, elles renferment un degré de connaissance dans ce grand mystère supérieur à la mesure de lumière que Dieu avait communiquée aux hommes du siècle dans lequel ce patriarche vivait. Les livres de Moïse ne contiennent point de promesse ou de prophétie si expresse sur ce sujet, et l'on ne saurait prouver que les Juifs aient eu une telle connaissance durant plusieurs siècles. C'est le caractère particulier de notre Sauveur, que d'avoir mis en lumière la vie et l'immortalité par l'Evangile (2 Tim. 1, 10); et cependant l'Evangile nous en a-t-il appris davantage sur cet article, que ce qu'on en trouve dans le passage de Job, s'il est vrai que ce passage soit une description de la résurrection future, qui doit être produite par un rédempteur qui se lèvera, ou qui paraîtra sur la terre au dernier jour? Je conçois que ce sont ces raisons, qui ont porté les interprètes juifs à restreindre le sens de ce passage à une délivrance temporelle: car s'ils admettaient qu'il y soit question d'une résurrection future, comment accorderaient-ils cela avec la pensée où ils sont, qu'ils l'emportent sur tous les autres peuples de la terre du côté de la connaissance de la religion? Croyez-vous que des gens ainsi faits pussent aisément se persuader, que Job qui était étranger de la république d'Israël, eût une idée plus claire et plus distincte de ce grand mystère, que ce que Dieu avait jugé à propos d'en révéler à l'Eglise juive? D'ailleurs ce passage de Job, supposé qu'il se rapporte entièrement à une résurrection future, est si conforme à la doctrine de l'Evangile, et renferme une prophétie si évidente de l'office et du caractère de Jésus-Christ, qu'on aurait autant de raison d'exiger d'un Juif qu'il souscrivit à l'interprétation des autres anciennes prophéties, de la manière qu'elles sont appliquées dans le nouveau Testament, que d'attendre qu'il dût voir et reconnaître ce sens spirituel dans ce passage particulier. Je suis surpris de voir, que le très-savant Grotius ait si fort insisté sur le consentement des interprètes Juifs à rejeter ce sens. Ils recherchent, dit-il, curieusement tout ce qui peut être appliqué avec quelque couleur à la résurrection; mais pour ce passage de Job, ils ne l'y appliquent jamais. Eh! qu'y a-t-il là de singulier? Les Juifs seraient sans doute bien aises de trouver dans leur propre loi tout ce que l'Evangile leur paraît renfermer d'excellent, pour faire voir le peu de besoin qu'il y avait d'une nouvelle révélation. Mais le seraient-ils également de découvrir une plus claire connaissance des vérités célestes parmi les anciens Arabes, que parmi les descendants d'Abraham? ou de rencontrer une manifeste description prophétique du grand article de la religion chrétienne antérieure à la publication même de la loi?

Le même auteur dont je viens de parler, allégué une seconde objection contre ceux qui expliquent ce passage de Job par rapport à la résurrection. Il croit avec d'autres savants qu'il cite, qu'ils s'écartent tous

du texte hébreu (1). C'est un avantage, que cet habile homme nous ait laissé ce qu'il juge être le vrai sens de ces paroles: car cela montre qu'on n'en saurait donner aucune juste interprétation ou traduction, qui exclue l'idée d'une résurrection. La manière dont il les tourne et les explique, est si éloignée de combattre cette idée, qu'elle n'est guère compatible avec aucune autre chose (2). Car que signifient ces paroles: Mes yeux le verront, et non un autre (3). Si Job croyait qu'il dût être rétabli dans sa première santé et sa première prospérité sur la terre, pourquoi se rassure-t-il contre le soupçon que ce pourrait être un autre, et non pas lui-même qui aurait cet avantage. Avait-il jamais vu de transmutation de personnes, ou oui parler de quelque homme qui eût cessé d'être lui-même? Les maladies peuvent ruiner le corps, et elles le font souvent à un degré surprenant, mais il n'est point à craindre qu'elles détruisent la personne entière, ou qu'elles changent tout l'homme. Contre quoi donc est-ce que Job se rassure? Si vous appliquez ce passage à la résurrection, ces paroles, que lui-même, et non un autre pour lui, verrait Dieu, sont de toutes celles qui expriment le plus fortement son espérance. La mort, à en juger par toutes les apparences, détruit l'homme tout entier; et quoiqu'il se puisse faire que le monde soit un jour renouvelé, il est pourtant encore difficile de comprendre, comment des individus pourrout être si bien conservés au travers de tous les changements de plusieurs siècles, qu'ils se retrouvent au dernier jour eux-mêmes dans eux-mêmes.

Mais de plus, Grotius rend les paroles de l'original que nous traduisons, il se lèvera, ou il paraîtra au dernier jour sur la terre, de cette manière (4), il demeurera maître du champ de bataille (ce qui, dit-il, est une marque de victoire). Quand nous accorderions que ce serait là le vrai sens du texte, qu'est-ce que cela ferait contre ceux qui appliquent ce passage à la résurrection? Ce merveilleux événement ne nous est-il pas représenté dans l'Ecriture, comme la plus grande victoire, le plus magnifique triomphe qu'il soit possible d'imaginer? S. Paul nous dit (1 Cor. 15, 25, 26), qu'il faut que Jésus-Christ règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds; et que le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la Mort. Le sens que

(1) Coacti sunt in versionibus suis multum ab Hebraeo discedere. Grotius in hunc locum.

(2) Hebraea sic sonant: Scio ego Redemptorem meum vivere, et illum postremò staturum in campo. Etiam non pellem tantum meam, sed hoc nempe arvinam que sub pelle esti consumerem (morbi scilicet) in carne tamen meâ Deum videbo (id est, propitium experiar) Ego, inquam, hisce meis oculis: Ego, non autem alius pro me. Deus Redemptor dicitur, qui natus ex multis malis liberat. Ps. 78, 55 Isa. 41, 14, 45, 14, 44, 6, 47, 4. Postremum in campo stare est victoris. Sic Deum dicitur vivere fore adversariorum suorum. Neque verò ei esse impossibile corpus ejus putredine prope excessum restituere in priorem formam: quod et fecit Deus. Grotius in hunc locum.

(3) Hisce oculis: ego, non autem alius pro me. Ibid.  
(4) Illum postremò staturum in campo (quod victoris est). Ibid.

Grotius donne à l'expression du texte, n'a donc rien d'incompatible avec la pensée de ceux qui prétendent qu'il s'agit dans tout ce passage de Job de la résurrection.

Mais le mot hébreu *Iaphar* n'est jamais employé, que je sache, pour signifier un champ, beaucoup moins un champ de bataille; et je doute fort que demeurer le maître du champ de bataille, soit une expression d'aussi vieille date que le livre de Job, pour marquer la victoire. Il me semble qu'on doit en rapporter l'origine aux temps où la guerre devint plus particulièrement un art qu'elle ne l'était dans le siècle où ce patriarche a vécu. Les conquérants n'avaient pas alors de coutume de demeurer les maîtres du champ de bataille; et cela eût été fort inutile, puisqu'un seul combat décidait ordinairement de tout, et que le vaincu n'avait plus rien à faire qu'à fuir, et le vainqueur qu'à le poursuivre. *Aujourd'hui même demeurer le maître du champ de bataille, est le plus bas degré de victoire, et ne signifie guère autre chose que n'être pas mis en déroute. Était-ce là, je vous prie, une expression propre à représenter le pouvoir irrésistible du Tout-puissant? Ne présente-t-elle pas à l'esprit l'idée d'un grand effort, d'un grand combat entre deux ennemis, d'une grande difficulté à remporter la victoire? Et une telle idée convient-elle au livre de Job, qui semble avoir été écrit à dessein de faire voir que Dieu n'a point de rival en puissance?*

Mais il y a outre cela une circonstance particulière, à rapport au passage que nous examinons, et qui mérite par conséquent aussi d'être pesée. Grotius n'y a fait aucune attention: et cependant il est difficile de la concilier avec le sentiment de ceux qui prétendent, que Job n'espérait rien au-delà d'une délivrance temporelle. Voici quelle est cette circonstance. Job ennuyé de la contradiction de ses amis, et des mauvaises interprétations qu'ils donnaient à ses malheurs, comme si c'était été une nécessité qu'il fût aussi méchant qu'il était misérable, en appelle de leur jugement à un autre. Plût à Dieu (v. 25, 24, 25), s'écrie-t-il, que maintenant mes discours fussent écrits! Plût à Dieu qu'ils fussent gravés dans un livre avec une touche de fer et avec du plomb, et qu'ils fussent taillés sur une roche à perpétuité! Car je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'il paraîtra au dernier jour sur la terre. Vous voyez avec quelle force ce saint homme insiste sur ce qu'il venait de dire pour sa défense; quoique ses amis ne veuillent pas recevoir ses raisons, il souhaite néanmoins qu'elles puissent être écrites dans un livre, gravées sur le rocher à perpétuité, et se conserver ainsi jusqu'au temps dans lequel Dieu viendra pour juger sa cause: Car je sais, dit-il, que mon rédempteur est vivant. Si l'on suppose que Job attendait un jugement à venir, tout ce passage est extrêmement beau, et très-bien placé; il revient à ceci: « Je vois que mes plaintes sont méprisées ici-bas, que l'homme n'a point de compassion de mon état, et que Dieu dans sa profonde sagesse permet que l'innocent, aussi bien que le coupable, soit malheureux en cette vie;

mais le temps viendra que ce juge suprême connaîtra de ma cause, et je suis si persuadé qu'elle est juste, que je voudrais qu'elle fût gravée sur le roc, comme un monument éternel de mon intégrité: car si même je dois bientôt mourir, mon rédempteur est vivant, lequel me relèvera assurément du tombeau; et alors je verrai de mes propres yeux Dieu mon sauveur. » Mais si vous supposez, que ce saint homme n'attendait qu'un rétablissement temporel dans le cours de sa vie, à quel but ou à quel propos souhaitait-il si passionnément que ses discours soient rendus immortels? Quel sens y a-t-il dans ces paroles: « Oh, que-mes plaintes, que vous méprisez, ne peuvent-elles n'être jamais oubliées! Car je sais que dans peu de temps je serai rétabli par la puissance de Dieu dans toute ma première gloire et ma première félicité, et qu'alors je n'aurai plus sujet de me plaindre de vos qui ce soit. » Dans le premier cas, les images sont vivues, passionnées, et les sentiments justes et à propos; dans le second, il n'y a ni force, ni vivacité, ni convenance, ni en vérité presque de sens. Pour ce qui est du degré de lumière et de connaissance renfermé dans ce passage, et qui semble ne pas convenir au temps de Job, l'on peut répondre à cela, qu'il n'est pas impossible qu'il y eût parmi le peu de fidèles qui restaient alors dans le monde, une tradition particulière touchant les promesses de Dieu, fondée sur des révélations faites avant ou peu après le déluge, plus expresses que celles qui sont parvenues jusqu'à nous: ou, comme Job fut éprouvé d'une manière très-extraordinaire, il put recevoir du ciel un degré aussi extraordinaire de lumière, pour le consoler et le soutenir au milieu des maux qui l'assiégèrent. Il n'y a rien dans l'une ni dans l'autre de ces suppositions qui ne soit conforme à l'idée que nous avons de la Providence, rien qui empiète sur l'office de notre bienheureux Sauveur, qui devait mettre en lumière la vie et l'immortalité par l'Évangile. C'est, il est vrai, par Jésus-Christ, et par lui seul, que nous avons reçu l'alliance de l'immortalité; mais cependant les prophètes avaient vu de loin ce grand bienfait (voyez Hebr. 11, 15). Et pourquoi Job n'aurait-il pas pu être honoré de ce privilège, aussi bien que d'autres qui ont vécu avant la manifestation de notre Sauveur?

Mais il y a pourtant encore ici quelque chose qui paraît fort étrange, et dont il semble qu'on ne puisse rendre de raison: car si les amis de Job reconnaissaient et croyaient une résurrection future, d'où vient qu'ils continuent à soutenir qu'il fallait nécessairement qu'il fût un grand pécheur, puisqu'il était si misérable? D'où vient qu'ils ne répondent pas eux-mêmes à ce mauvais raisonnement, et qu'ils n'en font pas sentir la fausseté, s'il est vrai qu'ils en eussent cette idée? Ou si la connaissance de ce grand mystère était particulière à Job, comment est-ce qu'ils ne furent point surpris à l'ouïe d'une si nouvelle et si étrange doctrine? car aucun interprète, que je sache, n'a rien remarqué de semblable. Le livre de Job est écrit dans le genre dramatique; on y voit paraître sur

la scène divers personnages qui discutent ensemble; et comment est-il possible qu'ils laissent tous passer une déclaration, ou une opinion aussi importante que celle-ci, sans y faire la moindre remarque? Une pareille conduite pourrait donner lieu de croire, que les amis de Job comprirent que ce saint homme voulait parler seulement de son espérance dans cette vie, espérance qu'ils pouvaient regarder comme une pure chimère qui ne méritait aucune attention.

Mais je suis persuadé que la chose paraîtra autrement, si nous l'examinons avec soin, et que les circonstances qui ont rapport à ce passage, dûment pesées, y répandront un grand jour, et nous en découvriront le vrai sens.

Le sujet de la dispute entre Job et ses amis est de savoir, si les afflictions de cette vie sont des marques certaines de la colère de Dieu, et des preuves de la méchanceté de ceux qui souffrent. Les amis de Job soutiennent l'affirmative; et en conséquence ils accusent ce saint homme d'être coupable de grands crimes, uniquement parce qu'ils le voyaient extrêmement misérable. C'était là dans leur pensée rendre honneur à la justice de Dieu; mais c'est ce que Job appelle (15, 7, 8) soutenir l'iniquité en faveur du Dieu fort, défendre la fraude pour lui, et avoir acception de sa personne, comme les juges corrompus ont égard à la personne des grands du monde, quand ils prononcent d'une manière partielle en leur faveur. Quant à lui, il défend fortement son innocence; mais en même temps il se repose sur la justice et la bonté de Dieu, malgré les maux qu'il endurait. On ne saurait mieux décrire sa situation à cet égard qu'il ne le fait lui-même dans ces paroles (v. 15): *Quand il me tuerait, si est-ce que j'espérerais en lui, seulement je maintiendrais les démarches de ma vie devant lui. De là il suit évidemment que les amis de Job bornaient à cette vie l'exercice de la justice de Dieu, et qu'ils ne portaient pas plus loin leur vue; mais lui ne pouvant plus supporter leurs continuelles reproches, en appelle à cet être suprême, dans l'attente assurée d'une autre vie où il jugera les hommes. A la mienne volonté, lui dit-il (14, 13), que tu me cachasses dans le sépulchre; que tu m'y tisses caché jusqu'à ce que ta colère fût détournée; que tu me marquasses un terme, et qu'il te souvint de moi. Quel était, pensez-vous, ce terme que Job souhaitait qu'il lui fût marqué? Était-ce le temps de cette vie? Mais ce temps pouvait-il succéder à sa descente dans le sépulchre? Non, non; ce saint homme avait bien d'autres espérances; il se promettait de sortir un jour du tombeau, et il paraît persuadé que Dieu ne voudrait pas abandonner ses créatures, même dans le sépulchre. Tu m'appelleras, lui dit-il (ibid. v. 15), et je te répondrai; tu désireras l'œuvre de tes mains. Il avait déjà déclaré, que l'homme est couché par terre, et qu'il ne se relève point jusqu'à ce que les cieux ne soient plus (ib. v. 18, 19, 20); et bientôt après il assure, que toutes choses tiraient à leur fin, la terre et ses habitants: Certainement la montagne s'ébranle en tombant, et le rocher est transporté de sa place: les eaux mient*

les pierres; tu entraînes par débordement ce qui est produit de la poussière de la terre, et tu fais périr l'attente de l'homme mortel. Tu te montres toujours plus fort que lui, et il s'en va. C'est ainsi que Job s'explique sur ce sujet. Voyons maintenant comment sont ses discours sont reçus de ses amis. Le premier qui y répond c'est Eliphaz Thémaitite: il paraît d'abord tout étonné, et demande à Job où c'est qu'il a puisé toute cette connaissance; s'il est entré dans le conseil secret de Dieu, et s'il s'imagine d'être lui seul en possession de toute la sagesse: il ajoute que les voies de Dieu ne leur sont pas inconnues, et qu'ils en avaient tout appris de leurs pères que de lui, quoiqu'il se glorifiât de la connaissance de choses si cachées. Mais écoutons-le parler lui-même. *Es-tu le premier homme né, lui dit-il (15, 7, 8, 9, 10, 11), ou as-tu été formé avant les montagnes? As-tu été instruit au conseil secret de Dieu, et as-tu renfermé chez toi la sagesse? Que connais-tu que nous ne sachions? Qu'entends-tu que nous ne sachions? Il y a aussi parmi nous quelque vieillard décrété plus âgé que ton père. Les consolations du Dieu fort (dont nous t'avons instruit) sont-elles trop petites pour toi? Et as-tu quelque chose de secret chez toi? Après ce vil reproche, il revient à son premier argument, et allègue plusieurs exemples tirés de la tradition ancienne, de la prompte vengeance de Dieu sur les méchants. Celui qui répond ensuite à Job, est Bildad Schubite. Il lui tient le même langage, et le censure à son tour de prétendre avoir par dessus les autres des connaissances secrètes.... Pourquoi, lui dit-il (18, 5), sommes-nous réputés comme des bêtes, et passons-nous pour des gens souillés devant vous? Et parce que Job s'était exprimé, comme si les cieux devaient cesser d'être, comme si la terre et ses habitants devaient prendre fin, et les rochers être transportés de leur place; Bildad va jusqu'à croire que la colère l'a mis hors du sens, et l'accuse de se forger des chimères extravagantes. Il se déchire lui-même dans sa fureur (v. 4). La terre sera-t-elle abandonnée pour toi? Les rochers seront-ils transportés de leur place (1)? Comme s'il eût dit: « Quel homme extraordinaire est celui-ci, qui espère de voir toutes choses finir, les cieux et la terre passer, afin qu'il puisse y avoir un temps propre à lui faire justice? N'est-il pas plus raisonnable de penser que Dieu veut rendre justice ici-bas, que non pas qu'il faille que toutes les œuvres de la nature soient détruites, pour frayer le chemin à un jugement à venir? » Oui, la lumière des méchants sera éteinte, et l'étoile de leur feu ne luira point (18, v. 5).*

Des reproches si injustes et si accablants tiraient enfin de la bouche de Job cette belle déclaration de sa foi et de son espérance, qui fait le sujet de notre examen. Car dans le chapitre suivant il reprend d'abord doucement ses amis de la dureté avec laquelle lui avaient reproché sa prétendue erreur. *Et bien,*

(1) *Il n'y a rien en ce monde, assurément à son départ: Quel! si vous mourez, faut-il que la terre qui est sous les cieux devienne inhabitable? Version des 70.*

soit, leur dit-il (19, 4), que j'aie erré; mon erreur demeure avec moi. Elle ne vous regarde point; pour quoi donc êtes vous si animés contre moi? Il passe ensuite à reconnaître avant toutes choses, que tous ses maux venaient de la main de Dieu, et qu'en vain il s'abandonnait aux cris et aux gémissements, puisque ni le ciel, ni les hommes n'avaient aucun égard à ses plaintes. *Je crie de toute ma force; mais il n'y a point de jugement* (v. 7). Cependant il était si éloigné d'avoir honte de l'erreur qu'on lui imputait, qu'il en appelle de nouveau d'une manière authentique au jugement à venir de Dieu... *Plût à Dieu que maintenant mes discours fussent écrits! Plût à Dieu qu'ils fussent imprimés dans un livre avec une touche de fer et avec du plomb, et qu'ils fussent gravés sur une roche à perpétuité! Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il paraitra au dernier jour sur la terre; et bien qu'après un peu, les vers aient rongé ce corps, cependant je verrai Dieu dans ma chair, lequel je verrai pour moi-même: mes yeux le verront, et non pas un autre* (v. 25, etc.). On trouve plus haut un passage fort approchant, qui peut encore servir à nous faire comprendre la pensée de Job dans cet appel solennel. *Qui plus est, dit ce saint homme* (16, 19, 20), *voilà maintenant mon témoin est dans les cieux, et celui qui me rend témoignage est dans les lieux très-hauts. Mes amis se moquent de moi; mais mon œil verse des larmes devant Dieu. De toutes ces raisons et ces circonstances réunies, il suit évidemment, ce me semble, que les amis de Job comprirent très-bien qu'il parlait d'une résurrection future, à laquelle succéderait un jugement solennel, et non d'une délivrance temporelle: autrement, quels sujets avaient-ils de lui reprocher qu'il prétendait être plus sage que tous les hommes ensemble, et connaître les secrets de Dieu beaucoup mieux que ni le premier homme, ni aucun de ses descendants? Quelle raison pouvaient-ils avoir de l'accuser de penser que la terre serait abandonnée pour l'amour de lui? Son rétablissement temporel ne pouvait pas certainement faire de tort à la terre, ni à ses habitants. Ajoutez à cela deux autres réflexions que fait Eliphaz contre l'opinion de Job, ou deux caractères particuliers qu'il en donne, et dont nous n'avons point encore parlé. Il assure que ce sont là des discours qui ne servent de rien, et des paroles auxquelles il n'y a nul profit* (v. 5) : il va plus loin, et il soutient que cette opinion est pernicieuse. *Oui, lui dit-il* (v. 4), *tu abolis la crainte, et tu anéantis peu à peu la prière qu'on doit présenter au Dieu fort. Sa pensée était manifestement celle-ci: Si une fois Job peut persuader aux hommes que Dieu n'exerce pas son jugement dans cette vie, mais qu'il renvoie à le faire dans un temps encore fort éloigné, lorsque les cieux ne seront plus, bientôt ils cesseront de le craindre et de l'invoquer* (1). En prenant ces paroles dans ce sens, vous voyez comment elles fournissent matière d'accusation; mais Eliphaz pouvait-il en quelque façon que ce

(1) Ce sens est confirmé par une semblable réflexion de Job, chap. 21, v. 7... 15.

fut imputer de pareilles conséquences à l'espérance que Job avait d'un rétablissement temporel? S'il ne le pouvait pas, c'est une grande preuve qu'il a entendu le passage en question dans le sens que nous venons de lui donner; et je crois que nous n'avons pas besoin d'autre interprète.

Ce passage-là même n'est pas, à mon avis, une petite preuve de la vérité de l'histoire contenue dans le livre de Job, et de l'antiquité de ce livre: car si l'on suppose que ce n'est qu'une pure fiction poétique, sur quelle raison de probabilité l'auteur attribue-t-il à Job de si grands sentiments de religion, et établit-il en même temps, que ce sont de si grands secrets pour tous ses amis? Trouve-t-on dans quel auteur que ce soit un seul exemple de cette nature? Cicéron, dans ses Dialogues, introduit des philosophes de différente opinion; mais ils se trouvent tous également instruits des notions communes de leur temps; et certes ce serait une chose absurde en tout auteur de supposer le contraire sans quelque raison évidente, qui ne peut être tirée dans ce cas que de la vérité de l'histoire. Par conséquent il faut que le livre de Job soit fondé dans l'histoire, et non pas dans l'invention. Du temps de Job, la vraie religion s'était conservée parmi un petit nombre de fidèles, après avoir été communiquée par des révélations particulières: ainsi soit que ce saint homme eût acquis les grandes connaissances qu'il avait à cet égard par une inspiration divine, ou qu'il les eût reçues par tradition dans sa propre famille de ceux qui avaient été honorés de révélations célestes, il pouvait très-bien être instruit de ce dont ses amis et ses voisins n'avaient aucune idée. Il n'y a rien là que de naturel, et qui ne convienne au temps dont il s'agit, si l'on suppose la vérité de cette histoire; mais au contraire tout est étrange et destitué de la vraie semblance qui est l'âme même des fictions poétiques, si l'on regarde ce livre comme une pure fable, ou comme une simple parabole.

Je me suis beaucoup plus arrêté à l'examen de ces divers passages de Job, que je n'avais dessein; mais ce livre est si obscur et si difficile à entendre, que j'ai cru qu'il ne servirait pas de grand'chose d'en produire les endroits qui font à mon sujet, si je ne tâchais d'en marquer aussi le vrai sens. Si j'y ai réussi, le temps n'a pas été mal employé: car les lumières qu'on peut tirer de cet ancien ouvrage sont en tout sens considérables; et ce n'est pas une chose de petite conséquence pour nous, que de voir ces grandes idées de la vraie religion, et du dessein de Dieu par rapport aux hommes dès le commencement du monde, conservées dans un livre, dont l'auteur ne saurait être accusé d'avoir été élevé parmi les Juifs, ou imbu des préjugés de cette nation, puisqu'il était né dans un autre pays, d'une autre famille, et qu'il ne parait point avoir eu aucune connaissance de Moïse, ni de la loi; et cependant le secret de l'Éternel était en lui. Je serai fort succinct dans ce qui me reste à dire sur cette matière.

Nous pouvons considérer les livres des *Psaumes*

des *Proverbes* et de l'*Écclésiaste*, comme des productions d'un seul et même âge; et il n'y a aucun lieu de douter que ceux qui en sont les auteurs, n'aient eu les mêmes idées sur le cas dont il s'agit ici. Si nous trouvons qu'ils ne se soient pas expliqués avec autant d'étendue, qu'il nous semble qu'ils devraient l'avoir fait sur la chute de nos premiers pères, et la promesse que Dieu leur fit ensuite, on peut en alléguer une raison manifeste; c'est que les grandes promesses faites à David d'un fils dont le règne serait éternel, avaient fait éclipser toutes les anciennes espérances, et tellement rempli l'esprit du psalmiste et de Salomon, que rarement remontaient-ils plus haut que ces promesses immédiates. Mais cependant Salomon comprenait bien la conduite que Dieu tenait, en manifestant par degrés et en différents temps ses desseins aux hommes, quand il nous dit (Prov. 4, 18), que la voie des justes est comme la lumière resplendissante, qui va en avançant jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. Il en fut à peu près de même des prophètes qui parurent ensuite; ils étaient appelés à être ministres de nouvelles déclarations de Dieu, et ils n'avaient point occasion de parler des anciennes. Et pour ce qui est des écrivains des temps postérieurs, il n'y en a aucun qui ait traité expressément ce sujet; s'il leur est arrivé d'en dire quelque chose, ce n'a été que par occasion, et comme en passant. Ainsi tout le secours qu'on peut tirer et des uns et des autres dans le cas dont il s'agit, se réduit à certains traits particuliers, à certaines allusions et manières de parler, qui ont rapport aux anciens événements que nous avons en vue, et qui montrent l'idée que ceux qui en sont les auteurs se faisaient de ces événements-là. Par exemple, quand Salomon nous dit (Eccles. 7, 25) qu'il s'est tourné de tous côtés, pour savoir... la raison des choses, et pour connaître la méchanceté de la folie, même de la sottise et de l'extravagance; et qu'ensuite il déclare, quel a été le succès de toutes ses recherches, en ces termes (v. 29) : *Voici seulement ce que j'ai trouvé; c'est que Dieu a fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours. Quand ils nous assure* (ibid., v. 20), *qu'il n'y a point d'homme juste sur la terre qui fasse bien, et qui ne pêche point; qu'il n'y en a pas un seul qui puisse dire, j'ai purgé mon cœur, je suis net de mon péché* (Prov. 20, 9) : *Quand David nous dit* (ps. 51, 7), *qu'il a été formé en iniquité, que sa mère l'a conçu en péché, et qu'aucun homme vivant ne sera justifié devant Dieu* (Ps. 143, 2) : *Quand nous lisons dans le livre de la Sagesse, que Dieu n'a point fait la mort, et ne prend point plaisir à voir périr les méchants, puisqu'il a créé toutes choses afin qu'elles existassent, et que les nations du monde sont capables de salut; le venin de perdition n'est pas en elles, et le royaume de la mort n'est point sur la terre: car la justice est immortelle; mais l'injustice est une acquisition de mort, laquelle les iniques ont fait venir sur eux par leurs actions et par leurs paroles* (Sap. 1, 13, 14, 15, 16); et un peu plus bas, que *Dieu a créé l'homme pour être incorruptible, et l'a fait*

*être une image de sa propre éternité; mais que par l'envie du diable la mort est entrée au monde, et ceux qui sont de son parti éprouvent ce qui en est* (ibid., 2, 23, 24). *Quand le fils de Sirach nous assure, que l'erreux et les ténébreux ont eu leur commencement avec les méchants* (Eccl. 11, 16); *que la mort est la sentence de Dieu sur tout chair* (ibid., 41, 4); *que l'ordonnance depuis le commencement a été, tu mourras de mort* (ibid., 44, 18); *que le commencement du péché est venu de la femme, et que par elle nous mourons tous* (ibid., 25, 31); *que Dieu au commencement a rempli l'homme de science pour entendre, et lui a montré le bien et le mal* (17, 6), et qu'il l'a laissé en la puissance de son (propre) conseil (15, 14). *Quand, dis-je, nous lisons et que nous comparons ensemble tous ces passages, pouvons-nous douter avec la moindre apparence de raison, que l'ancienne Église juive n'ait eu de la chute et des suites de la chute les mêmes idées que nous nous en faisons aujourd'hui.*

Quand encore les méchants et les ennemis de Dieu nous sont représentés sous l'image d'un serpent (Isa. 14, 29, 27, 1; Mich. 7, 17), d'un *Leviathan*, serpent qui se reptile, d'un dragon (Isa. 27, 1) : *Quand le prophète exprime le malheur de l'idolâtre en ces termes* (ibid., 44, 20) : *Il se repait de cendres, et le cou abusé le fait détourner, de sorte qu'il ne délivrera point son âme* : *Quand David célèbre les triomphes de son fils à qui le royaume éternel était promis, en disant* (Ps. 72, 17) : *que son nom durera à toujours, que sa renommée subsistera autant que le soleil, que les hommes seront bénis en lui, et que toutes les nations le diront bienheureux; que ses ennemis lécheront la poussière* (v. 9), *qu'il marchera sur le lion et sur l'aspic, et qu'il foulera le lionceau et le dragon* (ibid., 91, 17); *qu'il brisera ses ennemis avec un sceptre de fer* (ibid., 2, 9). *Et quand Esaü décrit sous les mêmes figures le règne qu'il prédisait, et qu'il représente l'état des méchants sous ce nouveau règne en ces propres termes: La poudre sera la nourriture du serpent* (65, 25); *peut-on rendre aucune raison tant soit peu plausible de ces diverses expressions, qu'en supposant que David comprenait que le fils qui lui était promis, et sous lequel la justice et la vérité devaient régner, était vraiment cette semence de la femme qui devait briser la tête du serpent? Les prophètes pouvaient-ils s'imaginer que leurs prédictions regardassent quelque autre que cette semence bénie, puisque le triomphe de celui dont ils décrivaient le règne devait consister dans une victoire sur le serpent, dont la nourriture serait alors la poudre? David et les prophètes prédisent de la même personne, qu'elle régnerait sur tous les peuples de la terre, que les hommes seraient bénis en elle, que toutes les nations la diraient bienheureuse; ce qui est le caractère distinctif de la semence bénie promise à Abraham, à Isaac et à Jacob. de tout cela il suit évidemment, que la semence de la femme qui devait briser la tête du serpent, la semence promise à Abraham en qui toutes les nations de la terre devaient être bénies, le fils promis à David*

pour s'asseoir sur son trône à jamais, et le roi qui sortirait de Sion promis par les prophètes, sont une seule et même personne; que le dessein de Dieu, en donnant la parole de prophétie, a été le même dans tous les âges du monde; que Jésus-Christ a été annoncé dès le commencement d'une manière plus ou moins claire, comme l'espérance du genre humain; et que c'est lui dont les fidèles désiraient dans tous les temps de voir le jour; lui qui a conservé le premier père du monde, qui fut formé et créé seul, et qui l'a retiré de sa propre chute (Sap. 10, 1); lui enfin qui doit régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds (1 Cor. 15, 25), jusqu'à ce que la mort et l'enfer soient précipités dans l'étang de feu (Apoc. 20, 14).

### Dissertation III.

OU L'ON EXAMINE PLUS PARTICULIÈREMENT L'HISTOIRE QUE MOÏSE NOUS A LAISSÉE DE LA CHUTE DE NOS PREMIERS PÈRES.

La grande difficulté qui se présente ici, consiste à déterminer ce qu'il faut entendre par le serpent, que Moïse représente comme le tentateur et le séducteur de nos premiers pères. Pour la lever, il faut avant toutes choses examiner distinctement ce qu'il lui attribue.

Il nous dit que c'était le plus rusé de tous les animaux terrestres que Dieu avait créés (Gen. 3, 1), comparaison qui insinue clairement que le serpent était en effet un animal terrestre; car il n'y en a point à proprement parler, entre les bêtes, d'un ordre supérieur en fait de subtilité et de connaissance.

De plus la sentence prononcée contre ce serpent convient à l'état et à la condition d'un animal de cette espèce, et ne saurait être appliquée littéralement à aucun être que ce soit. Puisque tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux domestiques et toutes les bêtes des champs; tu ramperas sur ton ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie; et je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la semence de la femme; cette semence te brisera la tête et tu lui mordras le talon (ibid. v. 14, 15). Ce sont là les circonstances qui nous conduisent à croire, qu'un serpent réel et naturel fut mêlé dans cette affaire.

Mais d'un autre côté, ce serpent paraît avoir l'usage de la parole et de la raison; et il n'est point remarquable que ces facultés lui eussent été nouvellement communiquées à l'occasion de cette tentation, comme elles le furent à l'Anesse de Balaam, dont il est expressément dit que Dieu lui ouvrit la bouche, ou la fit parler (Nomb. 22, 28); mais elles sont représentées comme naturelles au serpent. Lorsqu'il parle et qu'il raisonne avec Eve, Moïse rapporte ce fait en historien, et sans dire un seul mot qui pût nous en donner une autre idée.

Ce n'est pas même sur des choses triviales, et elles qu'elles peuvent faire l'objet de la connaissance

des bêtes (supposé qu'elles en aient), que le serpent parle et raisonne; mais sur la nature de Dieu et de l'homme, sur la différence du bien et du mal, sur le but et le motif secret de la loi positive donnée à Adam. Il rappelle le passé, et réfléchit sur les vues politiques qui avaient donné lieu à cette loi, et sur l'artifice du législateur, en tenant l'homme dans l'ignorance et exigeant de lui une obéissance aveugle. Il porte sa pensée sur l'avenir, et prédit à la femme avec un air d'assurance capable de la persuader, que si tant elle que son mari avaient le courage de seconder ce joug et de violer une loi si injuste, leur fermeté aurait les plus heureuses suites; en un mot leurs yeux seraient ouverts, et ils deviendraient semblables à des dieux, sachant le bien et le mal (Gen. 3, 5).

Que vous en semble? Sont-ce là les propriétés d'une simple brute? Ou pouvez-vous alléguer un seul exemple d'un auteur, qui ait jamais introduit les bêtes discourant et raisonnant de cette manière?

Il y a cependant des interprètes qui supposent que ce n'était qu'une brute, et que Moïse n'a eu dessein dans cet endroit que de rapporter ce qui s'était passé entre un serpent réel et naturel et Eve, comme un fait des plus simples et des plus évidents (1). Ils prétendent même que cette supposition est conforme aux idées des anciens, qui croyaient que les bêtes parlaient dans les premiers âges du monde. Mais en cela ils font grand tort aux véritables anciens, car ceux qu'il leur plaît d'appeler de ce nom étaient à la lettre modernes par rapport aux temps dont il s'agit ici, et l'on ne trouve pas la moindre trace dans l'histoire d'une pareille opinion. Des auteurs qui ont vécu plusieurs siècles après Moïse, trompés par l'ancienne écriture symbolique, ont pu attribuer un sentiment aussi absurde aux premiers hommes; mais il n'y a pas même l'ombre de preuve que dans aucun siècle on en ait été effectivement imbu. C'est en vain qu'on allègue l'histoire de l'Anesse de Balaam pour faire voir que les anciens étaient dans cette idée; car il ne faut que jeter les yeux sur la Bible, pour se convaincre que Moïse raconte cette histoire, non comme un fait des plus simples, mais des plus miraculeux; et toutes les fois que l'histoire ancienne rapporte comme un fait que quelque bête a parlé, la chose est traitée de prodige, ou représentée comme l'effet d'un pouvoir surnaturel, et le conte finit d'ordinaire par la consultation de l'oracle chez les Grecs, et des livres des Sibylles chez les Romains, pour savoir comment détourner le présage et apaiser les Dieux, que l'on supposait toujours intervenir dans des événements si surprenants.

Nous lisons dans l'Écriture sainte (Jug. 9, 8, etc.) que les arbres altèrent un jour en diligence pour ouvrir un roi sur eux, et qu'ils dirent à l'olivier règne sur nous, etc. On ne prendra pas ceci, j'espère, pour un fait des plus simples, et on ne l'expliquera pas comme si les anciens eussent

(1) Ce sont les propres termes du sieur Collins dans son Examen du système sur le sens littéral des prophéties, etc., p. 227, etc.

sent été dans la pensée que les arbres avaient aussi la faculté de parler dans les premiers âges du monde. Mais si dans ce cas et autres semblables, il faut nécessairement abandonner le sens littéral, par quelle règle de critique sommes-nous obligés de le maintenir dans celui qui fait le principal sujet de nos recherches? Il semble qu'il n'est pas plus constant que des arbres s'assemblent et délibèrent sur le choix d'un roi, qu'il ne l'est qu'un serpent s'entretienne avec Eve sur l'obéissance qu'elle doit à Dieu, et sur la nature et le but de la loi positive donnée dans le Paradis terrestre.

Mais nous sommes si accoutumés aux fables, et cet apologue des arbres en est si manifestement une, que l'on s'imaginera peut-être qu'il y a une grande différence entre ces deux cas, sans se donner la peine d'examiner sur quoi est fondé un pareil jugement. Voyons donc si l'interprétation littérale convient mieux à d'autres passages, dont le style est à peu près le même.

Il est dit dans le livre des Nombres (24, 17), qu'une étoile sortira de Jacob, etc. Ce mot Jacob, pris à la lettre, désigne le patriarche de ce nom; mais il y avait longtemps que Jacob était mort, quand cet oracle fut prononcé, et s'il eût été en vie, il y aurait la même difficulté à fixer le sens littéral du mot étoile. Le palmiste dit en parlant à Dieu, tu as brieé la tête des dragons (ou des baleines) dans les eaux (Ps. 74, 13); et le prophète Isaïe menace des jugements du ciel Léviathan, le serpent traversant, ou fendant les eaux (Isaïe 27, 1). Peut-on prendre ces passages à la lettre, comme si le premier n'emportait autre chose que la victoire de Dieu sur un dragon marin, et le second que la destruction d'un simple serpent? Ou plutôt ne doit-on pas les expliquer d'une manière conforme à la raison, à l'histoire, et au commentaire même du prophète Ezéchiel qui parle ainsi: La parole de l'Éternel me fut adressée, disant, fils de l'homme tourne ta face contre Pharaon, roi d'Égypte.... et dis: Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel, voici, j'en veux à toi, Pharaon, roi d'Égypte, le grand dragon qui repose au milieu de tes rivières, etc. (29, 1, 2, 3). Si l'on objecte que les livres des Psaumes et des Prophètes sont de trop nouvelle date, pour déterminer quel était l'usage par rapport au langage du temps de Moïse, l'auteur de la Genèse, j'en appelle à Moïse lui-même, si par le terme de serpent il a toujours entendu un serpent réel et naturel. Dan, est-il dit dans le chapitre 49, v. 17, de ce livre, Dan sera un serpent sur le chemin, un céreste dans le sentier, mordant les talons du cheval, afin que celui qui le monte, tombe à la renverse.

Remarquez que ce serpent est ici décrit précisément par la même propriété que l'on allègue comme une preuve manifeste, que le serpent qui tenta Eve était un véritable serpent et rien de plus.

Les paroles mêmes de la sentence prononcée contre lui emportent ou président, nous dit-on (1), une

(1) Le sieur Collins, dans son Examen du système sur le sens littéral des prophéties, etc., page 220, 250.

guerre perpétuelle entre l'homme et cette bête des champs, qui serait de telle nature, que ceux qui marcheraient les pieds ou les talons nus, comme on le fait communément dans les pays orientaux, seraient continuellement exposés à être mordus dans cette partie des serpens qui y sont et fort véneux, et en grand nombre.

Appliquez cette remarque au passage du 49<sup>e</sup> de la Genèse que je viens de citer, où il est fait mention d'un serpent qui mord les talons du cheval, si bien que le cavalier tombe à la renverse, et vous verrez qu'il ne manque rien à cette description, pour faire voir qu'il s'agit là d'un serpent réel et naturel. Cependant l'auteur de ce passage vous dit, que par le serpent et le céreste il entendait Dan, ou la tribu de Dan; par conséquent quand il lui attribue la propriété de mordre les chevaux au talon, il ne l'entend pas à la lettre; mais c'est une expression métaphorique dont il se sert pour désigner les pratiques sordides, les fraudes et la violence dont cette tribu se rendrait coupable. J'aurai dans la suite occasion d'examiner de nouveau ce passage; je ne l'allègue ici que pour faire voir que cette circonstance particulière du serpent mordant le talon de la postérité de la femme, qui est rapportée dans l'histoire de la chute de nos premiers pères, ne prouve nullement que ce serpent ne fût à la lettre qu'un animal de cette espèce. Mais peut-être me suis-je trop arrêté à l'examen d'une opinion, dont le savant Pererus porte ce jugement, qu'il est impossible de rien dire ou de rien imaginer de plus incroyable et de plus absurde (1).

Voyons donc quel est le véritable sens de cette prophétie, et s'il n'est pas possible d'en donner une explication raisonnable qui ne soit sujette à aucune difficulté réelle. Pour cet effet, je remarque premièrement, que si l'histoire de la tentation est fondée en vérité, nous devons nécessairement supposer que le tentateur était un agent raisonnable; car si l'on n'accorde que raisonner est une marque certaine et distinctive d'un être doué de raison, il ne faut absolument pas raisonner sur ce point.

En second lieu, si selon les principes de la religion naturelle, il est incontestable que le grand auteur de toutes choses est un être bon, il s'en suit nécessairement que le tentateur était un être mauvais. Car il agit en opposition directe au Créateur; il l'accuse de malice et d'envie envers ses créatures; il entend de porter ses sujets à la désobéissance et il y réussit; et l'on ne saurait assigner d'autre raison d'une pareille conduite, que le seul plaisir d'insulter Dieu et de rendre l'homme misérable.

Comme ce tentateur est ici décrit sous le nom et les propriétés d'un serpent, les interprètes ont suivi diverses hypothèses pour expliquer cette circonstance particulière de l'histoire. Celles qui me paraissent les plus considérables sont les deux suivantes.

1<sup>o</sup> Les uns supposent que c'était un véritable serpent (1) Qu'il n'ait profecté ceci, cogitative potest incredulus et absurdus. In Genes. p. 192.